

Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un essai philosophique organisé et donc structuré, mais bien de considérations, de points de vue, de méditations plus ou moins abouties, de « réactions » épidermiques ou approfondies, de rêveries, quand ce ne sont pas des « coups de gueule » ou encore des coups de « blues ».

Il serait donc vain de chercher un ordre établi en ce que ces pensées dispersées le sont bien puisqu'elles empruntent des chemins de traverse, des itinéraires sinueux parfois dont certains peuvent conduire nulle part. C'est au lecteur de se laisser aller lui aussi et de réagir au gré des pages. Puisse-t-il y trouver un certain plaisir et, sans fatuité, des occasions de réfléchir.

Ce petit recueil se veut un chemin vers soi et vers un sens possible de l'exister de chacun tant il ne nous est pas donné de vivre dans la félicité bienheureuse et naïve d'un monde qui glisse insensiblement du côté du désenchantement... si ce n'est du chaos. Certes, nombreuses sont les raisons qui devraient nous inciter à la prudence quand ce n'est pas au scepticisme de l'avenir dont nous ne pouvons lire les lignes, les orientations et encore moins les promesses au travers des boules de cristal de celles et ceux qui ont en charge la « gestion des affaires du monde ». Nous sommes vraiment plombés par une crise qui semble asphyxier les possibles et interdire les horizons. Faut-il alors nous résigner au culte du soi personnel, celui de l'individu roi, fragile atome ou poussière d'ip-séité, qui cherche à s'en sortir en cultivant son pré carré, le chacun pour soi, en espérant ne pas être balayé ? Faut-il tout au contraire chercher du côté des certitudes et valeurs du passé ce ciment relationnel qui fonde une communauté et nous permet de nous réchauffer au gré de véritables « communions » ? Ou alors devons-

nous carrément inventer autre chose et rompre avec les discours et idéologies consacrés ?

Mais, dans tous les cas de figure, ce qui semble cruellement manquer ce sont des espaces ouverts, des virtualités, voire des idées pour demain quand ce ne sont pas des idéaux et valeurs dont nous sommes en manque, voire orphelins. Qui donc pourrait alors nous en donner le goût et le désir si ce n'est la recherche, celle des penseurs en quête d'avenir justement ? Nous ne voulons pas être les Cassandre d'un demain dont nous savons qu'il s'imposera avec autant de continuité par rapport au passé qui le nourrit sans en être pour autant la cause puisqu'il accouchera immanquablement d'imprévisibles et d'inconnus qui en font l'indétermination hésitante et par là même l'originalité, la différence et la saveur.

Nous l'affirmons sans hésitation, le passé n'est pas la cause univoque du présent et encore moins celle de l'à-venir. Si tel était le cas, nous n'aurions plus qu'à pleurer d'impuissance et de dépit. Certes, c'est bien parfois ce que nous faisons tant il y a à désespérer mais jamais nous ne pouvons séparer ce désespoir, que nous voudrions lucide et heureux, d'un espoir tout aussi résolu dans sa morsure du présent et son attente impatiente de l'avenir.

Ainsi nous avons à inventer « demain », certes, à partir d'aujourd'hui mais en mutant vers lui. D'aucuns disent d'ailleurs que nous sommes dans un monde en mutations et en révolutions qui nous rendent bien difficile et improbable un déchiffrement de ce qui fera demain. Or en de telles circonstances à quoi donc la pensée peut-elle aider ? Quelle place peut-elle occuper dans ce capharnaüm de l'actualité et d'un présent hanté par l'éphémérité de toutes choses ? Nous ne semblons plus vivre dans une durée stable et continue mais bien au sein d'un présent perpétuel qui incite à la disparition parce qu'il vit d'elle justement, parce qu'il incite à l'effacement de l'instant, au tourbillon des images immanquablement chassées par d'autres et pour tout dire à la tyrannie du « tout de suite et maintenant ». Nous ne pouvons même plus nous inscrire

au sein de cette durée dont la vertu consistait au moins à fixer certaines choses puisque tout passe, mais vite, sans doute beaucoup trop vite...

Ces quelques pensées visent néanmoins à tenter de retenir ce qui pourtant ne peut que fuir et se dissiper. Elles ont la prétention naïve et audacieuse à la fois de nous rendre un espace un peu moins soumis à la superficialité, celui de la pensée, de la réflexion, du retour sur soi quand ce n'est pas celui de la méditation ou de la rêverie. Que nous reste-t-il vraiment en ces temps difficiles où le monde comme il va n'est guère satisfaisant, c'est bien le moins que l'on puisse écrire, mais ce n'est pas nouveau n'est-ce pas, si ce n'est l'effort quand ce n'est pas le plaisir de penser par nous-mêmes ? L'on appréciera la pointe paradoxale du pléonasme qui s'y masque ! Pourtant penser n'est certainement pas facile puisqu'il faut nous extraire, autant que nous le pouvons, de la gangue des préjugés, des idées toutes faites, des idéologies régnautes et dominantes et du bourrage de crâne que les médias nous imposent. Est-il donc si difficile que cela de penser un peu, de cultiver l'autonomie de la raison critique ? Il nous faut bien en convenir mais ce n'est pas pour autant que ce travail salutaire va nous mener ou encore moins nous installer dans « la vérité ». Que l'on ne s'y trompe pas, nous ne prétendons jalousement en détenir aucune ! Nous sommes sur les chemins du penser par soi-même avec tous les risques qui y sont mêlés, les embûches, les impasses, les faux espoirs ainsi que leur cohorte d'illusions. Pourquoi donc s'efforcer de penser ? Qu'avons-nous donc à en espérer et à y gagner ? Rien d'autre peut-être que le goût et la fragilité de notre humaine condition. Et ce n'est sans doute pas rien... Certes, nous pouvons ainsi nous rassurer à peu de frais en mettant en avant ce qui fait de nous des êtres conscients c'est-à-dire conjointement des « espérants » et des « désespérants ». Tels sont bien les méandres et les nœuds de la conscience mais, à tout prendre, n'avons-nous pas à nous y risquer ?

Les désordres du monde.

Ils sont si nombreux que nous nous interrogeons sur la possibilité même de pouvoir les penser. Et, si tel était le cas, qu'aurions-nous à y gagner ? Que pourrions-nous attendre, si ce n'est espérer d'un tel effort, d'un tel questionnement ?

Nous proposons donc quelques réflexions sur ce brouhaha incessant, sur cette kyrielle d'évènements dont l'actualité accouche au jour le jour, dont certains sont aussi évanescents que des volutes de fumée, alors que d'autres semblent s'inscrire dans une durée un peu plus épaisse. Nombre d'entre eux nous renvoient toutefois à une violence permanente qui vaut contre les sociétés, contre les individus et qui en cela n'épargne quasiment personne. Est-ce pour autant qu'il nous faut en désespérer ? Ou plutôt ne faut-il pas essayer de leur arracher quelques bribes de sens au sein même de ces désordres et vacarmes permanents de l'actualité ? Il s'agit bien là de pensées dispersées... et, si elles ne sont pas des armures suffisamment protectrices, du moins restent-elles des maillons de résistance, certes, bien fragiles. Mais il appartient au lecteur d'en juger.

Et l'horreur advint !¹

En ce mercredi 7 janvier 2015, dont d'aucuns prédisent qu'il fera date et qu'il y aura un avant et un après, des membres, certains « historiques », de Charlie Hebdo ont été exécutés par des islamistes radicaux, ou se revendiquant comme tels, des « fous d'Allah », au motif qu'ils étaient blasphématoires par leurs dessins, leur ironie subversive et leurs crayons liberté. Puis ce furent des clients d'un petit supermarché kascher parce qu'ils étaient juifs et donc ennemis de l'islam. Ce furent ensuite des policiers qui ont été victimes parce qu'ils étaient policiers.

Nous sommes donc bien en deuil ! Nous sommes touchés au cœur même de notre histoire, de notre sol et, plus encore, de notre identité parce que ce sont nos valeurs et nos idéaux qui ont ainsi été visés. Idéaux républicains, démocratiques et laïques. Notre liberté est donc menacée, objectivement, symboliquement, politiquement et socialement. Que faire face à de tels actes ? Comment répondre sans pour autant se tromper de cibles ou d'ennemis ?

L'énorme mobilisation qui a eu lieu en France avec les marches républicaines, avec ce cortège d'un peuple descendant dans la rue pour témoigner son indignation et son attachement à la liberté, voilà qui, en un sens, est réconfortant même si rien ne peut s'arrêter là. Même si les questions les plus urgentes pour l'avenir de la société que nous voulons construire n'ont pas encore été clairement formulées. C'est dire qu'au-delà de l'émotion légitime et profondément humaine qui s'exprime en ce moment, il va nous falloir tenter de penser l'à-venir, les non-dits et les faux-semblants.

¹ – Ce texte a été initialement publié sur le site internet d'un journal local : *Le Républicain*, diffusé en Sud Gironde.

Tous nous le savons, avec plus ou moins de lucidité, de conscience révoltée, endolorie ou inhibée pour ne pas dire soumise ou accablée, le monde comme il va est objectivement inacceptable parce qu'il est fait de bruit et de fureur, de misère et de pauvreté, d'injustices et d'inégalités, de guerres et de conflits qui n'en finissent pas de sorte que la paix n'est parfois qu'un rêve, un idéal, puisque partout il y a la « guerre » ! Néanmoins, nous voudrions croire qu'il est encore possible de défendre la culture, la pensée critique, l'ironie et l'humour face à l'inculture, la soumission religieuse, voire la violence radicale. Nous n'avons que l'outil de la raison critique comme « arme », autant dire d'autres crayons pour tenter de questionner voire comprendre. Car si la France est bien une République démocratique et laïque, que valent ces idéaux maintenant ? Pourquoi faut-il se battre pour eux ? Quels sont les démons qui les contestent et voudraient bien les anéantir ? Qu'est-ce donc être citoyen d'une telle nation ? N'est-ce pas vivre ce paradoxe permanent qui fait de nous des « obéissants » et des « résistants » ?

Comment donc nous y retrouver si nous pensons, du moins nombre d'entre nous, que nous sommes fragilisés, précarisés, parfois même trahis par celles et ceux qui gouvernent, par ces politiques qui en ont fait leur métier et dont certains ont tendance à s'excepter des règles du jeu qu'ils nous imposent ? Abandonnés par cette Europe accusée de trop de maux et quasiment désincarnée, qui a perdu toute lisibilité et qui manque cruellement de visions. Ces questions sont autant de défis à relever et nous voudrions en cibler quelques-unes :

– Que vaut donc encore notre principe de laïcité ? Pourquoi le préserver et le défendre ?

– Que penser de l'instrumentalisation du religieux et de l'influence grandissante qu'il a ?

– Pourquoi les religions continuent-elles à accoucher, même minoritairement, des fanatismes les plus ruineux ?

– Quel sens y a-t-il à parler d'un « islam modéré » ? N'est-ce qu'un vœu pieux ?

– Pourquoi le sacré gangrène-t-il l'espace public alors que dans notre société il n'y a pas de sanction juridique pour le blasphème car il n'existe pas ?

– Pourquoi refusons-nous de penser et préférons croire ?

– Enfin le vieux débat qui ne manquera pas de ressurgir entre sécurité et liberté. Jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour garantir l'une et l'autre sans que ce soit au détriment de l'une ou de l'autre ? Nietzsche, en son temps, l'avait déjà pointé et nous pouvons aujourd'hui le redouter si « *on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême* ». Il semble pourtant que notre liberté ne puisse exister dans un certain nombre de « risques ».

Bien sûr, nous pouvons être inquiets. Nous pouvons glisser du côté du pessimisme le plus noir mais nous ne pouvons pas ne pas penser, ne pas résister car, si tel était le cas nous renoncerions à notre qualité d'homme et nous en sommes convaincus : « *il n'y a nul dédommagement possible pour quiconque renonce à tout.* »

Un vendredi noir linceul.²

Il y avait eu Charlie et nous avons été hébétés, traumatisés et horrifiés par cette violence dont la dimension symbolique nous rappelait que la liberté de la presse, en l'occurrence satirique, provocatrice, ulcère tous les intégrismes ainsi que les « bien-pensants »... Et maintenant, il y a Paris avec cette hécatombe de victimes immolées sur l'autel des fanatismes en cours, des terrorismes planifiés, d'une violence rationalisée dont un des buts avoués consiste à instiller la peur, l'effroi, l'insécurité, et plus encore le spectre d'une fissuration irréversible pouvant conduire à des soubresauts de « guerre civile ». Pourtant ne nous y trompons pas, au-delà de l'horreur, de l'impuissance, il nous faut rester debout et ensemble en luttant contre nos propres préjugés, contre les amalgames, contre ce racisme rampant qui s'est infiltré progressivement dans nos esprits et qui nous désigne des coupables ou plutôt des boucs émissaires : les musulmans !

Je voudrais rappeler qu'il ne faut pas se tromper de cible car les musulmans, dans leur grande majorité, vivent leur religion dans la paix et n'en travestissent pas les enseignements. Ils n'ont rien à voir avec cette idéologie totalitaire et pseudo-théocratique qui instrumentalise leur religion au profit de buts bien peu « charitables » et d'autant moins « humains » parce qu'ils sont en butte avec ce que nous défendons, nous, démocrates, républicains : la liberté, l'égalité, la laïcité, le vivre ensemble au sein d'une société que nous savons métissée, donc porteuses de différences. Mais l'ouverture à ces différences et la tolérance qu'il devrait, doit en découler, ne suspend pas pour autant la dénonciation de l'intolérable. Et il existe bien cet intolérable, c'est incontestable et il nous faut le nommer au risque de le laisser dans le non-dit, ou pire encore, le déni.

² – Texte lui aussi initialement publié sur le site du journal *Le Républicain*.

Nous devons rappeler que le principe de laïcité est une condition pour chacun de pouvoir pratiquer la religion de son choix en toute quiétude mais nous ne pouvons pas oublier que ce sont certains religieux qui ont érigé le fanatisme en principe de réalité, soutenant que leur religion était, est, la seule et vraie, réduisant de facto les autres à des résidus d'impiété. Nous, en Occident, avons mis bien longtemps à nous extraire de cette contamination des esprits et des abominations qui en ont résulté. Mais est-ce dire que nous sommes enfin guéris si ce n'est immunisés ? Non sans doute puisque nous ne pouvons que constater le retour de vieux démons au gré d'un quotidien qui vire parfois à la haine. Que l'on médite simplement sur cette évidence : celui qui est persuadé de détenir la vérité peut-il faire autrement que de penser que ceux qui n'y souscrivent pas sont des ennemis à abattre ? N'est-ce pas ce que nous vivons d'ailleurs ?

Mais là ne s'arrête pas la réflexion, l'état d'urgence a été décidé et décrété puisque à situation d'exception correspond un « régime » d'exception. Et l'opinion a soif de sécurité, ce qui est bien compréhensible, si ce n'est légitime. Mais jusqu'où peut et doit aller cette aspiration à la sécurité ? S'il n'y a pas de liberté sans sécurité, il convient de rappeler que la sécurité peut progressivement dériver du côté du sécuritaire au risque même de devenir liberticide. N'entend-on pas des voix qui réclament haut et fort de telles mesures ? Force doit rester à la loi, à la police, au droit et à la justice et, face à l'émotion la plus violente, la plus forte, la plus passionnelle ou pulsionnelle, il nous faut raison garder ! Que l'on ne s'y trompe pas c'est là un des enjeux de nos démocraties. Restons debout mais n'acceptons pas de céder aux sirènes qui voudraient bien nous conduire à rester « mineurs », sous la tutelle de ceux qui veulent nous protéger, y compris parce que l'obéissance est préférable, pour certains d'entre eux, à la liberté.

Il nous faut oser penser par nous-mêmes et cela est d'autant plus urgent en ces temps de détresse et de crise que d'aucuns voudraient bien nous en dispenser. N'oublions pas l'histoire qui, si elle ne se répète pas, nous éclaire indubitablement sur ce qui peut se profiler

sous la bannière de la sécurité. Mais ne cautionnons pas non plus la tentation des fanatismes, des extrémismes et des nationalismes ; il y va de l'avenir même de nos démocraties et nous voulons espérer qu'elles sont encore une cause à défendre. Nous ne sommes pas une cible au hasard. Nous n'entendons pas le rester passivement et de manière résignée. Nous avons à nous défendre, mais nous devons vivre avec cette réalité puisqu'il serait malhonnête de penser que le risque zéro, avec une sécurité optimale, pourrait être atteint. Nous ne pouvons que redouter d'autres attentats parce qu'ils seront planifiés et sans doute exécutés. C'est en intégrant ce principe de réalité, sans qu'il vire à la psychose, que nous pourrons résister. Soyons donc des résistants car la démocratie ne peut vivre qu'à ce prix et nos morts ne le seront pas pour rien. C'est sans doute ainsi un hommage et un devoir que nous leur témoignerons.

Aux urnes, citoyens !

Les élections départementales se profilant, il nous semble utile, voire nécessaire, de pointer certains problèmes qui ne manqueront pas de s'imposer.

Tout d'abord rappelons-nous que nous vivons une période de crise dont la multiplicité même nous oblige à en chercher l'identité, le sens et les conséquences afin d'espérer en démêler les enjeux, paradoxes et inquiétudes.

Si la crise financière de 2008, liée aux « subprimes » et aux emprunts toxiques qu'elles ont induits, a fini par contaminer l'ensemble de l'économie réelle, nous pensons qu'elle n'est certainement pas derrière nous, qu'elle appartient au passé, comme d'aucuns se plaisent à vouloir nous en persuader. Cette crise perdure et semble particulièrement préoccupante tant les ravages qu'elle a créés ont fragilisé la situation des classes sociales, des plus démunies aux classes moyennes. Que l'on ne s'y trompe pas, le taux de chômage est toujours très haut et le « front » de l'emploi est loin d'être créateur même si quelques améliorations sont perceptibles. Voilà ce qui fait du chômage l'une si ce n'est la préoccupation majeure des Français. Or, nous savons qu'en temps de crise, grandes sont les tentations pour trouver des « coupables/responsables » ou plus prosaïquement des boucs émissaires, dont certains sont sempiternellement avancés tel : l'Europe, l'immigration, un euro trop « fort », (mais qui vient de perdre pratiquement 30 % de sa valeur et dont la chute devrait rendre notre économie plus compétitive), le communautarisme, le retour du fait religieux et, bien sûr, le terrorisme qui embrase le Moyen-Orient et L'Afrique et s'exporte chez nous avec les drames que nous avons connus. Toutes ces « raisons » conduisent à un repli sur soi, à une méfiance et à un désintérêt de la politique et ce celles

et ceux qui l'ont en charge. « Élections piège à cons ! » célèbre slogan soixante-huitard qui revient.

C'est dire que notre démocratie connaît de graves difficultés tant les citoyens que nous sommes semblent blasés si ce n'est écœurés par les « affaires » et la politique politicienne. Or il sera bientôt question d'élections départementales donc en un sens locales avec ces prévisions d'un F.N. aux alentours de 30 % d'intentions de vote. C'est bien reconnaître que le paysage politique est en train de muter puisque la stratégie Marinienne de « dédiablement/normalisation » serait en passe de réussir... Si nombre d'entre nous n'allons plus voter pour des candidats que nous jugeons peu crédibles ou même mauvais, c'est le danger de l'abstentionnisme qui menace fondamentalement notre démocratie. Est-elle en train de se vider de son sens ? Toutefois, n'oublions pas que les militants convaincus, ceux des « extrêmes » et d'autres aussi votent encore et toujours, et ce de manière encore plus déterminée. Devons-nous leur laisser le champ libre ? Leur représentativité, bien que légale, a-t-elle une valeur ? Que vaut l'élection de candidats avec un taux d'abstention de 40 % voire bien plus encore ? Nous ne pouvons que redouter des lendemains qui ne chanteront pas !

Mais comment endiguer un tel dépérissement des votants ? Comment rendre crédible un acte citoyen qui devrait être un devoir et qui n'est même plus une responsabilité ? Il y a plusieurs leviers possibles. Réhabiliter la réalité politique et en faire un champ de projets luttant contre certains maux bien ciblés. Ressouder une société qui est définitivement métissée mais qui est tentée par le communautarisme comme échappatoire. Désigner des coupables à cet effondrement de la démocratie sans pour autant se tromper, ce qui est loin d'être objectif. Chaque camp a ses propres ennemis. Pour certains, il y a le grand capital, la mondialisation, les immigrés, les pauvres, les musulmans, les assistés, les fonctionnaires et les cohortes d'exclus qui vivent en marge ! Cela fait beaucoup et la liste n'est pas exhaustive... Chacun a donc « ses » coupables mais il y a sans doute une alternative viciée, un véritable cheval de Troie c'est

celle du F.N. Pourquoi donc l'est-elle, non pas affectivement mais bien rationnellement ?

Que l'on ne se méprenne pas, le vote F.N., s'il peut s'apparenter à un vote protestataire, un vote de rupture, reste fondamentalement nationaliste et antidémocratique. Il est, en effet, lourd d'un héritage historique et politique qu'il ne faudrait surtout pas oublier au motif que le passé est achevé et qu'il ne peut donc être cause du présent. Ou faire semblant de croire que le F.N. nouveau est arrivé et qu'il n'a que peu à voir avec l'ancien. Certains héritages perdurent et nous voudrions en cibler quelques-uns.

En tout premier lieu l'extrême droite française n'a jamais été démocratique parce qu'elle comprend la démocratie comme une faiblesse dont il faut user pour s'emparer du pouvoir afin de restaurer l'ordre, les valeurs et idéaux d'un passé que certains célèbrent plus glorieux et plus « français ». Si Le Pen père n'a jamais réellement convoité le pouvoir, sa fille, quant à elle, doit y penser chaque matin en s'épilant !

Secundo que sont donc les valeurs de l'extrême droite ? C'est un agrégat bien difficile à cerner où se mêlent nationalisme, patriotisme, christianisme, identité, force, discipline, xénophobie et racisme, mépris des élites, suspicion des intellectuels et des artistes (du moins certains !), homophobie, patriarcat et en extension possible et souvent avérée sexisme, ainsi que la nostalgie d'un colonialisme et de la grandeur disparue, quand ce n'est pas le négationnisme. Chacun peut, à des degrés divers, se « retrouver » dans de telles « valeurs » et ce d'autant plus que nous vivons une période où les crises se succèdent, où le monde est en mutation, où les femmes enfin s'émancipent (même si le chemin est encore long et les retours en arrière toujours possibles), où notre société est définitivement métissée et où l'absence de projets reste anxiogène. Grande est la tentation du pessimisme le plus noir, celui-là même qui est phagocyté par l'idée de décadence, de déclasserment et par le triomphe de l'individualisme et du consumérisme. Où donc allons-nous ?

Tertio les attentats contre les valeurs même de la République, en son sens original de chose publique, ce que nous avons en partage et en commun : la liberté, l'égalité, la laïcité et la fraternité. Ces attentats sont aussi la preuve que le totalitarisme, qu'il soit « religieux » ou politique n'est pas expurgé de l'histoire et reste toujours et encore ce monstre froid et liberticide qui se masque sous des chimères bien redoutables qui nient certaines des « valeurs » précédemment évoquées.

Alors oui décidément le F.N. n'est nullement une alternative, fût-elle « crédible ». C'est au contraire un vrai danger, bien réel et présent qui nous appelle toutes et tous à aller voter, à prendre en charge notre responsabilité politique et nous verrons bien... Car la démocratie peut librement enfanter son absolu contraire. Cela aussi l'histoire nous l'a montré ! Mais les sirènes du présent semblent toujours plus douces et persuasives... Méfions-nous donc si nous avons encore des oreilles pour entendre et si nous ne voulons pas nous réveiller avec une belle « gueule de bois ».

La Grèce à genoux !

Que penser de la situation que vit le peuple grec depuis quelques années et dont la paupérisation ressemble fort à un rouleau compresseur qui n'est pas près de ralentir ; nous avons voulu l'Europe, certains l'ont même rêvée mais d'autres cultivent les chants du repli sur soi, du nationalisme, en dénonçant une Europe, soumettant les nations et écrasant les peuples, notamment ceux du Sud. Que penser de ces drames ? Que faire si tant est que nous puissions quelque chose ? Avons-nous sauvé la Grèce et par là même l'Europe a-t-elle trouvé un peu de dignité en évitant le fameux « Grexit » où l'on voit que les Anglo-Saxons parviennent même à imposer leur vocabulaire. Et il est maintenant question de « Brexit » mais nous y reviendrons ! Si sauvetage il y a eu quel est donc le prix à payer pour les Grecs eux-mêmes et pour les autres européens ?

Nous le savons tous, et la litanie nous en a patiemment et longuement été rabattue : la Grèce ne pourra pas rembourser sa dette car elle est colossale, monstrueuse et pour tout dire abyssale. Apparemment, tous les « spécialistes » s'accordent pour le reconnaître mais que faire alors ? Nous n'avons pas ou si peu de moyens de peser dans le débat même si un vote au parlement français est engagé. Nous sommes en un sens spectateurs et auditeurs d'une tragédie ruineuse qui a commencé bien avant et dont la responsabilité incombe aux politiques grecs mais aussi aux autres. Il n'est même pas question de rappeler que la Grèce ne devait pas entrer dans l'Europe et l'euro parce qu'elle n'était pas prête... Et néanmoins, ce qui est fait l'est bel et bien... Que dire de la banque Goldman Sachs qui n'est sans doute pas étrangère à la falsification des comptes... Que dire de l'État grec qui a contribué à la tromperie... Celui-ci semble avoir beaucoup de travail à faire avant de redevenir un État digne de ce

nom, preuve en sont les différents soubresauts d'élections à répétition qui ont même vu un parti d'extrême droite s'imposer. L'ombre d'un passé dictatorial n'a pas manqué de ressurgir.

Avec l'élection de M. Tsipras, les Grecs ont donné un mandat pour tenter de renégocier la dette, du moins pour un étalement et un allègement. C'est en ce sens une victoire de la démocratie, du peuple, ce qui reste exemplaire pour une terre qui l'a vue naître. Mais la pression de certains États européens et en particulier l'orthodoxie allemande couplée au FMI et à d'autres loups financiers a voulu casser la souveraineté du peuple grec. Et l'on a beau jeu de s'étonner de la montée des nationalismes. Que pouvons-nous donc en penser ? Si la démocratie est un système respectable et enviable n'est-elle pas trop tentée par les voix des populismes et autres rhéteurs ? La démocratie ne serait-elle « respectable » que si elle va dans le « bon sens », celui prôné par les experts de toute nature ainsi que par les trop fameux technocrates ? Alors, puisque les électeurs peuvent facilement se fourvoyer, il convient de rectifier leurs décisions et donc de les réorienter. La France elle-même a fait l'expérience d'un tel déni de démocratie après la victoire du non. Alors, sachons pudeur garder et n'allons pas donner des leçons aux autres avant même que de le faire chez nous. N'ayons pas une mémoire si partielle et partielle qu'elle en oublie sa propre histoire contemporaine.

Bien sûr, le peuple peut se tromper, et même lourdement... Nous ne le voyons que trop bien avec la montée résolument progressive du Front national et son cortège de rancœurs, de peurs et même d'abrutissement. C'est que la précarité, le déclassement, la paupérisation et l'immigration dont ils nous serinent à longueur de temps restent les plaies ouvertes d'une France qui perdrait sa grandeur, sa fierté quand ce n'est pas son âme. Mais pour tout dire, ne s'agit-il pas une fois encore de l'exploitation de la misère, de la fragilité et des peurs qui elles sont bien réelles ? Les solutions proposées sont-elles réellement à la hauteur des enjeux et défis de l'avenir ? Que valent donc ces politiciens qui disent écouter le peuple et comprendre ses misères et sa détresse alors que l'on est issu d'une dynastie familiale, héritière d'une grosse fortune ? La

tentation de l'extrême droite ou des ultranationalismes est une donnée objective de l'Europe. Les Grecs l'ont montré, les Autrichiens aussi, les Tchèques également... La liste serait longue. N'est-ce pas aussi d'une autre Europe dont nous aurions besoin ?

Alors oui, la Grèce doit rester dans l'Europe. La solidarité est exigible même si elle coûte très cher. Il y va de la dignité des Européens eux-mêmes. Mais un peuple assis, exsangue, en proie à l'incertitude et au désarroi c'est aussi ce qu'il nous faut combattre, y compris chez nous bien sûr.

Le possible Brexit !

La Grèce ayant failli être contrainte à la sortie de l'Europe c'est maintenant autour des Britanniques de se prononcer, par référendum, sur leur maintien ou non au sein de l'Europe. Et il est particulièrement étrange, pour ne pas dire inconsistant et incohérent de voir un David Cameron, Premier ministre anglais en exercice, défendre tout d'abord assez mollement puis de manière plus affûtée, le maintien de la Grande-Bretagne au sein de cette Europe qu'il a si longtemps vilipendée... Comment, après une dizaine d'années de reproches, de critiques et de contestations à l'égard de l'Europe, pouvoir clamer le nécessaire maintien en son sein ? Quelle crédibilité après dix ans de sape ?

Faut-il comprendre par ce revirement une prise de conscience plus lucide et politique qu'elle n'était ? Faut-il y voir le poids de l'intervention de B. Obama ? Ou encore l'influence et le lobbying de la City et de la finance ? Toujours est-il que la fracture semble consommée au sein même de la Grande-Bretagne entre deux camps qui se sont durement affrontés et dont l'issue laisse planer une incertitude quant au résultat définitif du vote. Mais nous ne pouvons que convenir d'une réalité, cette hésitation et opposition à l'Europe n'est-elle pas la preuve d'un délitement de cette Europe technocratique et purement économique incapable d'accoucher de projets fédérateurs ? Sans compter que le nombre des États, qui sont aujourd'hui vingt-huit, et qui sont hantés par le retour des nationalismes, la rend peut-être « ingouvernable ». L'Europe est en crise c'est une banalité, une évidence et un constat.

Que l'on songe à la fracture même au sein du peuple anglais entre les inconditionnels du « Brexit » et les farouches partisans de son maintien. Cette ligne de fracture révèle des oppositions socio-